



# Petit Courrier des Dames,

*Journal des Modes.*

## MODES.

Qu'UNE jeune fille de quinze ou seize ans s'asseye sur la pente d'un ravin de verdure, ou qu'en parcourant le sentier tracé dans un champ de blé, elle s'amuse à cueillir les coquelicots, les bluets et les épis, pour en former une couronne, ou un bouquet dont elle ornera ses cheveux; et, tout en rendant hommage aux pastorales de Deshoulières, elle aura compris la mode comme si elle était à Paris; car dans toutes les jolies jardinières qui sortent de chez les Natier, Ponthieu, Cartier, etc., on ne peut voir jamais d'assemblages plus charmans que ceux des coquelicots, des bluets et des épis.

Ces jolis faisceaux de fleurs mélangées, sont chaque année répétés sur les chapeaux en paille d'Italie, parce que là, semble être leur vé-



ritable domaine; et qu'une robe blanche, un chapeau de paille orné de fleurs des champs, et une physionomie gaie, jolie, et marquée de quelques taches de rousseur, sont d'un accord parfait dans les cercles aimables des châteaux. A Paris, cependant, où nous devons suppléer aux charmes de la simplicité, et des coups de soleil, par un peu plus de variété de toilette, nous avons, outre les bouquets rustiques, de très-jolies fleurs qui viennent de tems en tems rompre la monotonie des plumes, par trop générales cette année. On dispose des branches de bruyère en gerbes, et elles s'élèvent avec une grâce infinie au-dessus du chapeau; puis des bouquets de pensées, des dalias, des pivoines panachées, des roses trémières. A l'ouverture du Théâtre Italien, qui fut brillante et offrit une réunion de femmes très-bien mises, plusieurs coiffures en cheveux avaient, pour ornement, un bouquet formé d'une grosse rose entourée de petites paquerettes et placé de côté. En guise de bouquet, on voyait sur d'autres coiffures des petites cocardes de ruban montées sur des épingles. Des cheveux en bandeaux, des nattes tournées sur le sommet de la tête, et force peignés d'écaïlle à immense galerie. Quelques flèches, terminées par une fleur d'or, traversaient les coques de cheveux; encore beaucoup de ferrennières. Deux ou trois coiffures à la grecque, dont les cheveux étaient relevés en bandeau par devant, et ceux de derrière, tressés en natte et tournés de manière à laisser échapper une fusée de tire-bouchons: une ferrennière ou chaîne sur le front.

— Des chapeaux petits et évasés en paille de riz, ornés de plumes blanches, vertes, lilas; d'autres en crêpe bleu ou rose avec des plumes de même nuance. Fort peu de petits bonnets, et pas encore un berret, formaient toutes les coiffures de cette soirée.

— Les étoffes de soie pour chapeaux ne varient que de nom. C'est toujours presque le même tissu auquel on donne le titre de *gros d'été*, *gros d'Orient*, *gros des Indes*, *gros de Naples*, et par amplification même on vient d'ajouter aujourd'hui *gros polonais*; mais par acquit de conscience nous devons avertir que tous ces *gros* sont tellement de la même famille qu'il serait quelquefois difficile de les distinguer, et que les modistes peuvent les employer sans craindre que l'un fasse tort à l'autre.

— Le bleu est très à la mode. On voit beaucoup de cette nuance aux représentations où les noms de Pasta, Lablache, Rubini attirent la plus élégante société.

— Les robes de chalyss sont toujours ce qu'il y a de plus joli, de plus





nombreux, de plus varié. Elles sont de toute espèce de genres de dessins et de nuances. Les fonds couleurs tendres, telles que cendré, chamois, vapeur claire, gris, etc., avec des colonnes ou des bouquets de couleurs vives, sont très-recherchés. En Angleterre, la mode du chaly a pris avec une telle fureur, qu'on peut en compter pour le moins autant de robes qu'à Paris.

— On a fait quelques robes garnies depuis peu de jours. Nous citerons une robe en gros de Naples vapeur, à petits carreaux verts, qui avait au bas du jupon deux biais découpés en pointes et garnis d'un effilé des deux nuances de l'étoffe. Le corsage était décolleté et entouré d'un biais qui retombait en garniture et était également bordé d'effilé.

— Quelques robes en organdi avaient un haut volant garni d'un petit tulle froncé au bord de l'ourlet. Ce volant étant à tête, la partie du haut ainsi garnie de tulle froncé, présentait une espèce de ruche formant coquille d'un très-joli effet. Sur les manches retombaient de hautes garnitures comme le volant, et qui ne s'arrêtaient qu'aux coudes.

— Beaucoup de robes blanches pour soirées sont faites à manches courtes. Le poignet est entouré d'une ruche ou garniture ; quelquefois d'une dentelle correspondant à celle qui entoure le corsage.

— L'impératrice du Brésil est devenue la femme admirée, la femme recherchée, la femme à la mode. Jeune, belle et environnée de tous les prestiges d'une brillante destinée, elle est le type de la grâce et de tout ce qui plait. Elle et la marquise de Loulé marqueront bien certainement les plus élégantes recherches de cet hiver.

— On compte aussi déjà de très-jolies étrangères qui viendront passer à Paris la saison des fêtes. L'essor du luxe ne saurait être arrêté en France, et nous entrevoyons un hiver qui répondra aux besoins de l'industrie et des plaisirs.

— Bientôt paraîtront les petites toilettes d'automne. On verra certainement quantité de redingotes à pélerines, car cette forme a décidément prévalu cette année. Les chapeaux en moire ou gros d'Orient seront très-nombreux en attendant le satin et les velours.

ERRATA. — Au dernier numéro, article Modes, page 98, au lieu de : premier salons souvent d'une opposition plus gracieuse, lisez, premiers jalons.

## Moeurs parlementaires.

### LE COSTUME.

En 1789, lorsque les membres des états-généraux furent à Versailles, l'assemblée se rendit processionnellement à la chapelle royale; on y chantait la messe du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'on implorait en fauxbourdon les grâces d'en haut sur les représentants de la nation.

Les trois ordres marchaient à leur rang d'étiquette.

La noblesse étalait ses plumes, ses rubans, ses cordons, ses plaques et ses croix étincelantes de pierreries; le luxe du costume de cour était excessif : pour ce jour d'apparat, plus d'un grand seigneur avait vendu ses bois de haute futaie, et portait sur lui ses métairies et ses arpens de bonne terre. On voyait au milieu de toute cette pompe reluire les uniformes chargés d'or et de broderies.

Le clergé venait ensuite; l'éclat était moindre, mais l'opulence apparaissait encore : la moire et le velours, les camails d'hermine, les étoles relevées en bosses d'or, les rochets de dentelles précieuses, la pourpre et l'écarlate, les crosses pesantes et ciselées, les mitres brillantes comme de saintes auréoles, les anneaux de l'épiscopat, les croix pastorales, l'émail des décorations chapitralles, attestaient que l'humilité des premiers jours de l'église était bien loin et reléguée chez les pauvres desservans, au fond des presbytères.

Après ces deux ordres de fastueux aspect, le tiers-état se montrait. Une longue file noire, serrée et silencieuse, l'indiquait seule. Là, il n'y avait plus de vain étalage, plus de bruyans propos, plus de rire affecté, plus de jactance insolente; une gravité sérieuse, une attitude calme, fière cependant et énergique, tels étaient les caractères de cette partie du cortège.

Tous les députés du tiers-état portaient un habit noir qui différait peu dans sa coupe de l'habit de cour, mais sans autre ornement que le







*Petit Courrier des Dames.*  
*Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra*  
*Robe en Châty. Chapeau en Meire.*





*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. près le passage de l'Opéra  
1. Chapeau en gros de Naples 2. Capote en Crêpe 3. Bonnet en tulle brodé des mains  
de M<sup>me</sup> Fagan rue Montmartre N<sup>o</sup> 167.





manteau de soie noir rejeté en arrière ; tous étaient coiffés à la poudre, mais avec simplicité, et surtout avec le désir manifeste d'éviter l'ampleur extravagante des têtes courtoisanesques accablées de cheveux d'emprunt, d'amidon et de parfums. Parmi ces députés du tiers-état, on remarquait Mirabeau, de stature courte, mais robuste ; il levait la tête, et l'expressive laideur de son visage avait ce jour-là un type de hardiesse qui permettait à peine de le regarder en face.

Aux fenêtres, et pour contempler ce spectacle, les dames de la cour, les gentilshommes du palais, les merveilleux de Paris et de Versailles, la famille royale elle-même, s'étaient entassés sur des gradins ; ils accueillirent avec des murmures favorables le somptueux éclat de la noblesse et du clergé. Un bruit de désapprobation se fit entendre au moment où apparut la sombre ligne du tiers-état ; mais bientôt le plus profond silence régna ; on se faisait montrer, puis nommer à voix basse les membres les plus influents, et dont la réputation effrayait déjà le château. La cour comprit dès cet instant que les habits noirs triompheraient de toute cette fastueuse pompe qui les précédait.

Ainsi donc le costume, tel qu'on le comprenait alors, et tel qu'on a tenté de le refaire depuis, est de naissance aristocratique ; à ce titre, il sied mal à une assemblée populaire.

Une chose digne de remarque, c'est qu'à toutes les époques de liberté, les distinctions de costumes ont tout d'abord disparu. Dès les premiers jours de la première révolution, l'égalité, comme une loi somptuaire, exerça sa puissance sur les vêtements ; elle anéantit les différences de classes, et à mesure qu'elle pénétra dans les mœurs et dans le gouvernement, elle nivela l'intérieur de la société. A cette époque, le frac anglais remplaça le vieil habit français, comme la politique anglaise remplaça la politique française. Plus tard, lorsque la liberté en délire portait la hache et le feu, inventait la guillotine et la confiscation, on vit se lever le dégoûtant sans-culottisme, la malpropreté fut de mode en même tems que régnaient le dévergondage et la cruauté. Dès les premiers pas vers un avenir meilleur, on vit la politesse s'introduire dans le costume, et enfin une marche rapide le conduisit jusqu'à la ridicule fatuité du directoire, puis au faste impérial ; il n'avait fait que traverser la sage austérité des tems de l'Assemblée Constituante.

Ce fut alors, sous le directoire, qu'on imagina un costume pour les représentans de la Nation ; et comme tout, dans ces jours de déplo-



nable comédie, devait exciter le rire, on a affublé les Députés d'un habit de Crispin, destiné de tous points à une troupe d'acteurs prête à jouer la farce.

L'empire vint, on n'a pas oublié que le premier acte de son autorité fut de braver et de chasser la représentation nationale. Il la réduisit ensuite à un état complet de soumission muette et passive. Il voulut qu'elle eût aussi sa livrée de cour; il couvrit donc les membres du sénat et du corps législatif de costumes pesans de velours et d'or, et sur la tête il leur mit une toque emplumée : sous ce harnais, ils furent toujours dociles.

En 1814, on feignit un grand amour de liberté et de simplicité, on revint alors à un costume de bon goût, commode, et qui s'éloignait de toutes les traditions de l'orgueil. Cependant c'était encore un règne de broderies; on broda donc de fleurs de lis d'or et d'argent les paremens et les collets de Pairs de France et des Députés.

Les cent jours n'eurent pas le tems de s'habiller, et néanmoins, après la bataille de Waterloo, quand toute l'Europe armée marchait sur Paris, la chambre des représentans consacra plusieurs séances à s'occuper du costume que porteraient ses membres réunis en assemblée.

Juillet 1830 est venu de nouveau supprimer le costume parlementaire, du moins celui de la chambre des Députés.

Quelle route bizarre que celle qui a été parcourue par la représentation nationale, depuis Mirabeau vêtu de noir et prononçant les fameuses paroles qui frappaient de mort l'étiquette de M. Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies de France, jusqu'à la chambre convoquée par le roi des Français, entouré de sa famille, portant notre uniforme civique, au milieu de Députés que rien ne distingue du reste des citoyens ! Le costume parlementaire a suivi toutes ces phases. Il est grave comme l'attitude du tiers-état, il devient sévère et régulier comme l'assemblée constituante, désordonné comme la convention, ridicule comme le directoire, splendide comme l'empire; il affecte ensuite la fausse simplicité de la restauration, et enfin il n'existe plus devant l'égalité constitutionnelle de juillet.

Ce n'est pas une question importante que celle de savoir s'il était bon que les membres du parlement siégeassent en costume; mais c'est au moins une question qui a été souvent proposée et souvent débattue.



## MÉLANGES.

*Anna Bolena*, opera seria, musique de M. Dozinelli, a eu un succès complet au théâtre Italien. Le compositeur, fort jeune encore, a beaucoup écrit pour la scène ; mais ses ouvrages, composés dans le tems de la plus grande réputation de Rossini, ont été à peine aperçus.

Outre l'intérêt qui s'attache à une nouveauté musicale, il y en avait encore un plus vif dans cette représentation, c'était le retour sur la scène italienne de deux chanteurs qui firent autrefois les délices des habitués du théâtre Favart : Rubini aujourd'hui le premier tenor de l'Italie, et M<sup>me</sup> Pasta la plus grande actrice tragique de l'Europe.

L'attente des spectateurs n'a pas été trompée ; l'un et l'autre de ces acteurs a surpassé ce qu'on en espérait. M<sup>me</sup> Pasta a porté son talent, comme actrice, au *nec plus ultra* de l'expression dramatique. Jamais la nature n'a donné plus d'aisance et de noblesse aux mouvemens, aux gestes et même aux simples expressions de la physionomie ; jamais l'art n'eut plus de profondeur et ne combina d'une manière plus heureuse les nuances de la passion. Tout ce que M<sup>me</sup> Malibran a laissé de souvenirs, sous le rapport dramatique, a été effacé.

Comme chanteur, Rubini a aussi excité l'enthousiasme à son comble.

Cette représentation a été très-brillante et ouvre avec éclat l'Opéra Italien. Le directeur de ce théâtre s'est assuré les élémens de succès les plus puissans. Nos destinées seraient bien à plaindre si le charme attaché à l'ensemble de talens comme ceux de M<sup>mes</sup> Pasta, Malibran, Shærer-Devrient, Rubini et Lablache, ne pouvaient réussir à triompher de la préoccupation du public et de l'état de gêne de la société.

— Au moment du renouvellement des locations de l'année, l'administration du Gymnase croit devoir prévenir le public qu'elle réunira cet hiver, entre autres artistes distingués : MM. Gontier, Numa, Paul, Bouffé, Allan, Legrand (et probablement M. Ferville), et M<sup>mes</sup> Jenny Vertpré, Léontine Fay, Despréaux et Jenny Colon. Le prix des loges (un jour par semaine au choix pendant six mois) est établi ainsi qu'il suit : premières fermées de six places, 480 fr. ; premières de côté, 390 fr. ; avant-scène et loges d'entresol de quatre places, 370 fr. ; baignoires et secondes de face de six places, 350 fr. ; *idem* de quatre places, 220 fr. ; stalles, 90 fr.

— Il n'y a plus que 107 personnes possédant en France 100,000 fr.



de rentes en fond de terre. Le nombre de celles qui payent 5,000 fr. et au-dessus d'impôts fonciers ne s'élève qu'à 574.

L'EX-ROI DE SUÈDE EXILÉ A FRANCFORT. — C'est un homme d'un extérieur imposant; il a dans le port la fierté du soldat. Son costume est celui d'un Anglais. Il porte ordinairement un habit bleu, à boutons d'or; il a coutume de le boutonner droit jusqu'au cou; son pantalon est bleu clair. Lorsqu'il fait sa promenade du soir, il jette sur les passans des regards soupçonneux et défiants. On s'imagine facilement qu'un homme qui a subi les plus étranges vicissitudes qu'il est donné d'éprouver en ce monde, et d'un caractère si bizarre, doit faire naître partout l'attention et l'intérêt. Mais il est arrivé à quelques individus de pousser ces sentimens trop avant, et d'oublier les ménagemens et les respects auxquels a droit l'illustre exilé. Il paraît que ceci a donné lieu aux scènes les plus violentes. L'ex-roi est un homme d'un caractère impétueux, ce qui, joint aux nobles souvenirs de l'histoire de sa famille, le rend d'une délicatesse extrême en ce qui concerne l'étiquette; aussi il est facile à s'emporter contre tout ce qui paraît porter atteinte à ses prérogatives; et il n'y a pas long-tems, un homme qui jouit d'ailleurs de beaucoup de considération, désireux de voir de près le royal exilé, porta la curiosité jusqu'à le suivre dans sa promenade du soir. Ceci amena une proposition de duel; mais notre curieux fit des excuses, disant qu'étant d'une naissance inférieure à la sienne, il ne pouvait avoir l'honneur de croiser le fer avec lui.

---

NOUVEAUX BUSTES DE FEMMES, à l'usage des Couturières, Fabricans de Corsets, Marchands de Nouveautés, exécutés par M. Compaign, *Rue Chantereine*, n° 11, *près la rue Lafitte*.

Ces bustes sont exécutés d'après un nouveau procédé.

La surface en est très souple et convient parfaitement à l'essai des corsets, robes, fichus, pellerines, manteaux, amazones, etc.

Ils sont proportionnés d'après une taille moyenne; cette invention sera accueillie avec tout le succès que mérite un ouvrage aussi utile et dont le fini des proportions est capable d'éclipser tout ce qui a pu ou pourrait se faire en ce genre.

---

A ce Numéro est jointe la planche 832.

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.

—Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.